

—Il se nomme Ovide Soliveau, dit le faux Paul Harmant.

L'ouvrier mécanicien était vert d'épouvante.

—Ovide Soliveau, répéta le passager. Je connais ce nom. Ah ! je me souviens. C'est celui d'un particulier, originaire de la Côte-d'Or, contre lequel j'ai eu entre les mains, à Paris, un mandat d'amener pour vol avec effraction.

XXXIX

Jacques Garaud regarda fixement Ovide qui semblait défaillant et ne songeait même point à nier.

—J'ignorais le passé de cet homme, dit-il ensuite ; mais, par considération pour sa famille, je continuerai à le couvrir de ma protection. Vous m'avez promis le silence.

—Et je tiendrai ma promesse, monsieur, car ma reconnaissance vous est acquise. Je me tairai, et pour le crime passé, et pour le crime présent ; mais je n'oublierai pas, et, si quelque nouveau méfait remet un jour ce drôle en ma présence, je serai sans pitié.

Puis le vieux passager, tendant la main à Jacques, ajouta :

—Vous venez de faire une bonne action monsieur. Si jamais vous avez besoin de moi pour quoi que ce soit, de jour ou de nuit, à New-York, où je rejoins ma fille, souvenez-vous que vous pouvez compter sur moi. Je me nomme René Bosc, je suis Français, j'ai fait partie de la brigade de sûreté, je viens d'obtenir ma retraite, et je vais vivre en famille au numéro 56 de la Cinquième avenue.

En entendant ces mots : " J'ai fait partie de la brigade de sûreté," Ovide n'avait pu retenir un nouveau mouvement d'épouvante, Jacques Garaud lui-même, quoiqu'il ne fût point en cause, éprouvait une assez vive émotion dont la cause nous paraît facile à deviner, mais il reprit aussitôt son calme.

—" René Bosc, Cinquième avenue, numéro 56," répéta-t-il. Je n'oublierai ni votre nom, ni votre adresse, monsieur, et peut-être aurai-je un jour ou l'autre recours à vous, car je vais moi-même habiter New-York.

—En me donnant l'occasion de vous prouver ma reconnaissance, vous me rendez heureux.

—Et maintenant, monsieur, permettez-moi de vous prier de me laisser seul avec cet homme.

L'ex-agent de la sûreté tendit la main au faux Paul Harmant, et s'éloigna, après avoir jeté un regard méprisant sur Ovide Soliveau. Celui-ci resta la tête basse, en face de Jacques.

—Ainsi, lui dit ce dernier d'une voix sourde d'abord, toi que le hasard me fait rencontrer sur ce navire, toi que les liens du sang unissent aux Harmant, dont la réputation a toujours été sans tache, toi que j'étais heureux de retrouver, tu n'es qu'un misérable coquin, un scélérat traqué par la police, un voleur de profession !

Jacques élevait un peu la voix.

—Pas si haut, cousin, je t'en supplie, pas si haut ! balbutia Ovide, dont la bouche était sans salive et la gorge serrée. Puisque le vieux, grâce à toi, ne me dénoncera point, il est bien inutile de faire connaître à tout le monde ici ce qui s'est passé. J'ai eu un moment de vertige, quoi ! Qu'est-ce que tu veux, je ne suis pas riche ! Une faiblesse ça se pardonne, que diable ! J'avais vu l'or et les billets, ça m'avait tourné la tête.

Puis Ovide pleurnichant, ajoutant d'un ton d'indignable hypocrisie :

—Ah ! cousin, tu as été ma providence en m'empêchant de commettre une mauvaise action.

—Tu reconnais alors que j'ai eu raison d'agir comme je l'ai fait ?

—Je le reconnais, je le proclame.

—Tu ne regrettes point la grosse somme que tu avais volée ?

Ovide hésita avant de répondre.

—Tu as envie de devenir riche à tout prix, poursuit Jacques, ton hésitation le prouve.

—Dame ! la richesse, c'est tout.

—Le sac de cet ancien agent de la sûreté contenait soixante-dix mille francs.

—Joli chiffre ! murmura le gredin avec un accent de regret manifeste.

—Joli, oui. Mais ce n'était pas la fortune, et si tu veux m'obéir je ferai la tienne.

—Vrai ?

—Foi de Paul Harmant.

—Mais je suis à toi corps et âme, cousin !

—A moi fidèlement ? sans arrière-pensée ?

—Parbleu ! est-ce que je ne dépends pas de toi à cette heure ? Est-ce que ce René Bosc que tu as fait taire ne parlerait pas si tu lui donnais l'ordre de parler : Est-ce que toi-même tu ne pourrais pas me faire arrêter si la fantaisie t'en prenait ?

(La suite au prochain numéro.)

LE MOYEN DE NE PAS VIEILLIR

JE vois bien des vieillards pareils par leur grand âge, mais d'ailleurs si différents ! Les uns présentent la triste image de la décadence, et déjà de l'anéantissement. Les autres sont restés jeunes ; oui, jeunes, je ne sais pas d'autre mot à leur appliquer. La raison de cette différence se découvre facilement. Ceux-ci n'ont pas cessé d'entretenir en eux l'activité de l'esprit ; ceux-là se sont abandonnés, repliés sur eux-mêmes, et sont tombés dans l'inertie intellectuelle.

Bonstetten, l'un des plus jeunes vieillards qui aient existé, dit à ce sujet : " Prenez l'habitude de ne fixer aucune pensée, gardez-vous de tout travail sérieux et suivi, tâchez de ne rien observer, d'être les yeux ouverts sans voir, de parler sans avoir pensé : alors, dans l'ennui qui vous dévore, laissez-vous aller à toutes vos fantaisies, et vous verrez les progrès rapides de votre imbécillité. Mais c'est en avançant en âge que toutes les misères de l'ignorance et de la paresse se font sentir. C'est la destinée de la vieillesse de faire ressortir tous les défauts du corps et de l'esprit pour faire de l'homme une caricature. Rien ne contre-balance cet affaiblissement des organes que le mouvement de l'esprit. Voyez comme l'homme qui n'a point exercé son âme se courbe avec l'âge. La pensée, que rien ne soulève, pèse douloureusement sur tous les maux physiques, pour les renforcer par l'attention qu'on y donne. C'est avec ce cortège de douleurs qu'on avance vers la mort sans aucun courage ni pour vivre, ni pour mourir."

Bonstetten ne veut pas que l'on dise : " A quoi bon ! Il est trop tard ! " maximes aussi fausses que lâches. " Rien ne désole et ne flétrit la vie, dit-il, comme la crainte de la mort. Que de gens la portent dans la vie même en se disant : " Ce n'est plus la peine d'entreprendre telle étude, tel travail, parce que je suis trop vieux pour l'achever." Comme si l'on achevait quelque chose, comme si la vie entière était autre chose qu'espérance, projet, activité, confiance en l'avenir et courage dans le présent ! Que me fait l'espace grand ou petit qui me sépare de la mort ? Tant qu'elle ne me touche pas, elle n'est rien."

Il déclare, du reste, que cette activité et vaillance de l'esprit ne s'improvise pas ; il faut l'avoir pratiquée de longue date par un exercice continu pour l'avoir à son service dans ses dernières années. La vieillesse est le résultat, je dirais presque le bilan de la vie passée. Elle est ce que vous l'avez faite, bonne ou mauvaise, comme vous l'avez voulu."

DE L'AUMONE MORALE

Vous savez tous ce que c'est que l'aumône ; mais il en est de plus d'une sorte ; il y a celle du morceau de pain, du vêtement et de la pièce de monnaie ; il y a celle aussi du bon conseil, de l'exhortation, de la consolation, et au besoin de la charitable réprimande. Il en est de même du don : il y a celui qu'on fait de son or, de son argent, d'un bien tout matériel, et celui que l'on fait de sa science, de sa sagesse, de son amitié, de son amour, du meilleur de son âme. A ce compte, tout le monde peut donner, le pauvre comme le riche, le petit comme le grand, la plus numble des créatures comme la plus élevée. Il suffit pour cela d'être pourvu de ces biens intimes et personnels dont l'esprit seul dispose, parce que seul il les possède, et dont la bonne volonté est la source abondante.

CE QUE LE BON DIEU DIT AUX QUATRE SAISONS

En printemps, le bon Dieu dit : " Qu'on mette la table du petit ver ! "—Aussitôt le petit cerisier montre ses feuilles, mille feuilles fraîches et vertes.

Le petit ver, qui dormait dans sa maison, s'éveille, s'étend, ouvre sa petite bouche et frotte ses yeux engourdis. Puis il se met à ronger tranquillement les petites feuilles, disant : " On ne s'en peut détacher. Qui donc m'a préparé un tel festin ! "

Alors le bon Dieu dit de nouveau :

" Qu'on mette la table de la petite abeille ! "—Aussitôt le cerisier pousse fleurs sur fleurs, mille petites fleurs fraîches et blanches.

Et l'abeille matinale l'a vu dès l'aurore, et les premiers rayons du soleil l'y conduisent. " Allons boire mon café, se dit-elle ; il est versé dans une si précieuse porcelaine ! Que les tasses sont propres et belles ! "

Elle y trempe sa petite langue, et, tout en buvant, s'écrie : " On n'y a pas épargné le sucre ! "

L'été vient et le bon Dieu dit : " Qu'on mette la table du petit oiseau ! " Et le cerisier se couvre de mille fruits frais et vermeils.

" Ah ! s'écrie le petit oiseau, voilà qui tombe bien ! j'ai bon appétit : cela donnera de nouvelles forces à mes ailes et à ma voix, et je pourrai entonner une nouvelle chanson."

A l'automne, le bon Dieu dit : " Enlevez la table, tous sont rassasiés."—Et le vent froid des montagnes se met à souffler et fait grelotter l'arbre. Les feuilles deviennent jaunes et rouges et tombent une à une ; et le vent, qui les a jetés à terre, les enlève de nouveau et les fait voltiger dans l'air.

Voici enfin venir l'hiver, et le bon Dieu dit : " Recouvrez-moi ce qui reste ! "—Et les tourbillons de vent amènent des flocons de neiges, et toute la nature se repose dans le sommeil.

HEBEL.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 73.—ENIGME

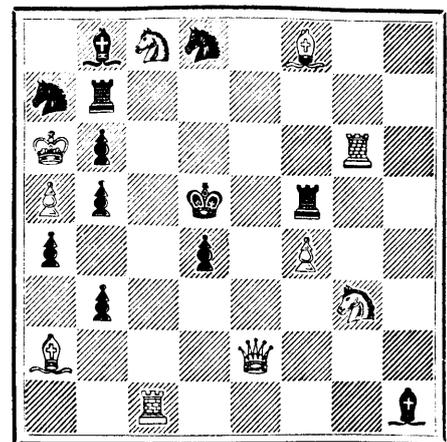
La beauté me chérit et me cherche en tous lieux. Par moi, voir à ton gré, ce qu'on aime le mieux.

No. 74.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Composé par M. W. A. ATKINSON, Montréal

Ce problème a obtenu le premier prix au concours du *Citéien*, d'Ottawa

Noirs



Blancs

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No. 69.—Les mots sont : Saule et Sauge.

No. 70.—Le mot est : Honneur.

No. 71.—Les mots sont : Défit et Défie.

No. 72.—La longueur du poisson est de 64 pouces.

ONT DEVINE :

Problèmes.—Alexandre Legaré, Québec ; L. J. Audet, Montréal ; Mlle N. Gauvreau, Trois-Rivières ; J. U. Laporte, Montréal ; Mlle H. Brisebois, Springfield ; J. Z. Gauthier, Sherbrooke ; Mlle Eugénie Cinq-Mars, Montréal ; Mlle B. Bittner, A. Guérette, S. Matte, Québec.

Rébus.—A. Dugré, St-Hyacinthe ; L. Turgeon, Montréal.